



Le fantasme de l'homme auto-construit

Le Collège a eu le bonheur de recevoir Olivier Rey pour une conférence exceptionnelle le mardi 2 février. "Le fantasme de l'homme auto-construit", tel est le sous-titre qu'il donna en 2006 à son ouvrage *Une folle solitude* (Edition du Seuil). Les premières pages de ce livre sont consacrées à un phénomène dont le caractère minuscule n'est qu'un trompe l'oeil : l'inversion du sens des poussettes. Planches à l'appui, il nous est montré comment les enfants ont été invités, à partir des années 70, à se tourner vers le monde plutôt que vers leurs géniteurs, à regarder devant plutôt que derrière... et c'est ici la mère qui s'émancipe en émancipant son enfant, la voilà rendue à elle-même, femme plutôt que mère, le voilà rendu à lui-même, personne humaine libre plutôt que fils ou fille. C'est bien toute une époque qui se signe ici et toute une conception de la filiation ; car le fils c'est celui qui a besoin qu'on lui donne raison, son désir de reconnaissance est d'abord un désir de confirmation. Ce besoin fait sa dépendance et cette dépendance peut être vécue comme une faiblesse dont on s'ébroue en regardant la route.

S'affranchir des tutelles et devenir son propre juge, ce programme fut celui des Lumières qui installèrent définitivement le prestige des autonomes sur les héritiers. Mais on peinerait à trouver en nous un geste, une émotion, une attitude, un regard qui ne soient le témoignage d'une admiration passée en nous ; et comment la raison pourrait-elle répondre d'elle-même si elle ne répondait pas d'abord à une interpellation qui la précède et l'appelle ?

Le mythe de l'autonomie a installé l'homme dans la folle solitude des personnages de Beckett ; cette folle solitude dont le dernier mot est livré par les premiers d'*En attendant Godot* : rien à faire.

Bruno ROCHE



SOMMAIRE

Edito	1
<i>Amalgame</i> par Paul-Étienne Chavelet	2
Nouvelles du Collège	5
Agenda et publication	6

"Amalgame"

Nous avons cette année relancé le cycle "Six mots pour comprendre notre temps". Avant de proposer une méditation autour d'un mot usé par son omniprésence médiatique - "amalgame"-, Paul-Étienne Chavelet (qui faisait équipe avec Bruno Roche) nous entretient de l'intérêt jubilatoire qu'il peut y avoir à écouter les mots.

Paul-Étienne CHAVELET,
agrégé de philosophie

Écouter les mots

Aujourd'hui plus que jamais, notre optique sur le monde s'accompagne d'une acoustique. Si chacun s'entend à analyser le choc des images, peu s'arrêtent sur le poids des mots.

Or ces mots disent l'époque. Ils sont, moins par leur contenu que par leur usage, sinon par leur valeur d'échange, la manière dont notre société se dit elle-même. Ces quelques mots ou expressions emblématiques nous parlent parce qu'ils parlent de nous, de notre situation. « Les mots savent de nous ce que nous ignorons d'eux » dit René Char.

Plus un mot est en usage, plus la réalité qu'il désigne est malade. C'est un symptôme à analyser comme tel. Et son mal se traduit dans la langue par la répétition mécanique. Chacun se passe le mot, sans y penser. Comme un corps que l'âme aurait quitté, le signe se fige en signal et suscite l'émotion plutôt que la réflexion : les mots deviennent des pistolets chargés. Le discours s'abîme dans une rhétorique dont la force d'intimidation désamorce à l'avance tout effort de discernement.

Pourtant, loin de désarmer l'oreille attentive, une telle réification du langage appelle le rire. Bergson a bien montré en effet que l'un des principaux procédés de fabrication du comique consistait à plaquer du mécanique sur du vivant. On attendrait d'une langue vivante souplesse, aisance, harmonie, et on y trouve arrangement mécanique voire spectacle de pantins et d'automates qui répètent inlassablement les mêmes formules usées avec un sérieux marmoréen. C'est pourquoi le rire a une fonction salutaire : il sanctionne cette stultification dévitalisante ; il diagnostique l'ankylose d'un mot et opère une bienheureuse ostéopathie spirituelle. Notre langue se mourrait si l'humour ne venait pas lui mordre les mollets.

En révéler la cocasserie, ce n'est pas seulement faire œuvre satirique, c'est dénouer le logos captif, entravé, afin de lui rendre sa fluidité. Ainsi rendu à lui-même, l'esprit n'est plus la dupe des mots qu'il emploie. Reste que, de retour dans un monde où règnent « les idoles du forum » (Bacon), la situation de l'esprit libre risque d'être celle du philosophe platonicien revenu dans la caverne qui, redescendant dans la pénombre doit « (s') accoutumer à contempler les choses obscures. Une fois accoutumé, il verra dix mille fois mieux que ceux

de là-bas, il reconnaîtra chacune des figurines: ce qu'elle est, ce de quoi elle est l'image, pour avoir vu le vrai sur ce qui est beau, juste et bon » (Rép., VII, 520 c 1 d-1) ; il ne s'agit pas de rendre la vue aux aveugles mais de se donner la capacité de voir et d'entendre littéralement « ce qui se dit ». Car « ça parle » aurait dit Lacan. Et qu'est-ce que « ça » dit ? Il nous faut comme changer de fréquence pour entendre l'indicible dans le dit. Cette attitude est celle de nombreux personnages houvellebecquiens, ces exceptionnels auditeurs du temps présent, capables de dire simplement : « chaque fois que quelqu'un me parle de droits de l'homme, j'ai l'impression qu'il fait du second degré ». Houellebecq, à cet égard est un maître, mais il n'est pas le seul, ni le premier. Nous nous plaçons aussi sous le patronage d'un Léon Bloy qui, en faisant l'exégèse des lieux communs espérait faire non pas le *Dictionnaire des idées reçues*, comme Flaubert, mais l'inventaire des formules figées : il souhaitait révéler leur sens, afin de les rendre inutilisables. Désamorcer les lieux communs de la langue consiste donc à discerner la vérité qu'ils ont usurpée, « rendre un sens plus pur aux mots de la tribu » afin de les rendre au monde commun. Les rendre au monde commun c'est, pour inverser la formule de Valéry, réapprendre à les employer selon leur sens plutôt que selon leur pouvoir. Ceci par souci de vérité. Précisons : de la vérité des significations. Combien d'hommes sont morts et meurent pour des faux sens ? S'amuser des travers sémantiques qui se déversent à jets continus dans nos malheureuses cervelles par la grâce de la communication moderne, ce n'est pas dénoncer l'inventivité du langage. C'est au contraire s'en prendre à ce qui le pétrifie.

A ce titre, le détour par l'étymologie ne se concentrera pas seulement sur l'aspect linguistique qui cherche à comprendre la construction historique de la forme d'un mot, mais sur une recherche du sens d'un mot. Pour ce grand étymologiste qu'était Isidore de Séville (VIII^e siècle), l'étymologie (etymos = vrai / logos = science) était la science du vrai sens d'un mot. Jusqu'à la fin du Moyen-Âge, avant de glisser progressivement vers la linguistique, l'étymologie avait une portée philosophique : elle supposait toujours un horizon de sens à recevoir.

Amalgame : un peu de sémantique

Amalgame : jusqu'à peu, le terme était réservé à mon dentiste, qui comble mes caries d'un alliage subtil, « je prépare l'amalgame ». Aujourd'hui, l'amalgame est devenu un colmatage intellectuel, pansement des affirmations hasardeuses qui tire d'embarras tous ceux qui ont besoin d'un airbag sémantique.

L'usage du mot « amalgame » hors du champ de la chimie est relativement récent. Il est difficile de dater son origine dans le lexique ordinaire mais il semble avoir remplacé avantageusement « confusion » ou « généralisation ».

Jusqu'à peu, devant une personne à la pensée embrumée, il était d'usage de dénoncer sa *confusion intellectuelle* et d'en appeler à plus de distinction des concepts pour la clarté du discours.

Il en va de même pour « généralisation » : accuser quelqu'un de faire des généralisations, c'était lui reprocher de ne pas suffisamment spécifier sa pensée. Plus précisément, c'était cette tendance à amplifier les conclusions de ses expériences en passant de « quelques » à « tous », à partir d'une synthèse de ses expériences forcément limitées dont il tirait une loi générale. La faute, là encore, était logique. Elle consistait à induire à partir de l'extension plutôt que de la compréhension, et par conséquent à chercher une unité au niveau-même du multiple plutôt qu'au-delà du multiple.

Amalgame dit autre chose. Il relève du champ sémantique de la biologie voire de l'érotisme. Il vient de l'arabe *amal al djama* qui signifie union charnelle, coït, et du grec *ama* (ensemble) et *gamein* (marier) : amalgamer consiste à fondre des éléments hétérogènes, à marier des hétéros (*gamètès* = époux ; *gamos* = mariage). Avec le refus des amalgames, qui est un des mantras de l'époque, on se retrouve confronté à un ressentiment qui vient de loin : le refus d'un monde différencié, organisé, où la différence et l'altérité ne sont pas que nominales, au profit d'un monde homogène, neutre où règne le même, et où aurait disparu toute trace d'altération par l'altérité. Un monde pacifié, mais sans aspérité : en effet, c'est parce qu'il y a des différences qu'il y a la possibilité de faire des amalgames ; toute différence entre les groupes étant matière à préjugé, le citoyen post-moderne aspire à détruire tout principe de différence intermédiaire entre le niveau individuel et le niveau générique, abolir toutes les oppositions qui constituent encore ce qui demeure d'altérité irréductible dans le réel. Ainsi, il n'y a plus des hommes et des femmes, mais des « personnes humaines », et pour se marier, seul suffit le consentement de deux libertés éclairées. De même pour l'adoption, peu importe qu'un enfant soit né d'untel ou d'unetelle, seul compte l'amour. C'est évacuer la naissance et dire poliment que les corps ne comptent pas. Pour éliminer les préjugés, il faut donc que les différences ne fassent plus de différences.

Dès lors, celui qui fait des amalgames est intrinsèquement celui qui présuppose que les mots ont un sens, qu'ils désignent une réalité ordonnée ; alors que ne pas faire d'amalgame, c'est désamorcer cette fonction référentielle du langage en neutralisant toutes les articulations inhérentes au réel, dans une opération de normalisation que Muray appelait « opération total lissage ». Un monde neutre, ne –uter, ni ceci, ni cela. L'indétermination radicale seule désamorce toute tentative d'amalgame.

Du registre politique au registre moral

Ainsi l'amalgame serait d'abord cette tendance, à la fois psychologique et rhétorique, à ne pas distinguer des phénomènes qui devraient faire l'objet de jugements de valeur différenciés. Cette tendance spontanée peut être transformée en procédé de propagande et utilisée de manière systématique pour disqualifier des adversaires en les assimilant à des individus, groupes ou concepts déjà honnis (à tort ou à raison) et avec lesquels ils entretiennent des liens, parfois étroits, parfois sollicités ou fabriqués de toutes pièces pour les besoins de la cause (secte, fascisme, mafia, terrorisme...).

De ce point de vue, le mot « amalgame » relève de l'analyse politique. Il passe parfois dans le vocabulaire politique quand il sert à dénoncer le comportement de l'adversaire. Par un jeu de bascule habituel en ces matières, il peut servir :

- soit à dénoncer une propagande odieuse et mensongère,
- soit comme bouclier verbal contre les accusations qu'un esprit impartial pourrait considérer comme justifiées...

Bref, le mot « amalgame » est utilisé comme une arme et le théâtre des opérations où il officie est ce registre très singulier de la controverse telle qu'elle se manifeste dans le débat politique ou médiatique : un échange entre deux ou plusieurs personnes au cours duquel se décide la maîtrise de l'un des deux. Pour mener à bien une controverse, où sera mise à l'épreuve notre force de persuasion, il faut avoir une bonne connaissance des ressources de notre langage et donc une certaine logique. C'est le terrain de jeu de ceux que l'on appelle les « communicants », ce qui est une manière élégante de ne pas dire « sophistes ».

La rigueur intellectuelle n'est pas de mise dès lors qu'il s'agit non tant de dire la vérité que de manifester sa supériorité sur l'adversaire. Il s'agit de persuader, non de convaincre. La vanité plus que la vérité est à la manœuvre. Il faut avoir raison de quelque manière, donc refuser de laisser l'interlocuteur vous dominer, et pour cela il faut bien avoir recours à des stratégies destinées au fond à vous tirer d'un mauvais pas. Nous voilà à rebours de tout ce que la tradition socratique a enseigné : il ne s'agit plus de retrouver le jugement droit par les vertus du logos en s'arrachant au pathos du

discours. Au contraire, ici les passions circonviennent la raison dans son droit usage et lui font perdre son « bon sens ». Le discours persuasif se distingue du discours démonstratif en ce qu'il ne se présente pas seulement comme vrai, mais d'abord comme bon.

Pour comprendre l'efficace d'un terme comme « amalgame », il nous faut toujours présupposer en lieu et place de « vrai » et « faux », les termes de « bon » et de « mauvais » ; la supériorité qui doit se manifester dans la chicane est une supériorité morale. Le terme est donc très en cour dans une large part de notre personnel politique qui, au lieu de veiller sur les intérêts supérieurs de l'Etat, de la Nation et de la civilisation dont il est supposément responsable et garant, se prend pour autant de papes réglant le bien et le mal. Cela ne veut pas dire que les préoccupations morales soient contraires à la politique, mais elles en sont distinctes et doivent le rester. Quand elles l'encombrent et l'étouffent, il est à craindre que ce soit pour des raisons bien différentes que celles que l'on met en avant. Si l'on en croit Trotsky dans *Leur morale et la nôtre*, le but poursuivi par le déversement de ces torrents de moraline, ce n'est pas d'abord ceux du bien fut-il commun, mais l'instauration d'une révolution, sémantique ici, qui aspire à neutraliser, avant de l'abattre, toute structure, toute fondation, tout *archè* qui se présenterait comme une source de sens indépendante d'une volonté qui ne tolère plus rien d'antérieur, de supérieur ou d'extérieur à elle.

Le "Padamalgam" ou l'illusion du "ça n'a rien à voir"

La dénonciation de l'amalgame semble donc bien liée à une certaine compréhension du réel et du langage qui le désigne : la réalité pour nos contemporains serait fluide, multiple et métamorphique, et donc insaisissable par des concepts qui ne peuvent que figer dans des clichés l'incessant flux du devenir et appauvrir dans des termes généraux la bigarrure de la diversité : les mots ne seraient que des étiquettes bien commodes pour organiser la vie pratique, mais à condition de ne pas leur attribuer une valeur de connaissance. Du coup, la tâche de nos « désamalgameurs » serait salubre : ils aideraient le langage à ne pas se figer dans des formules toutes faites et l'esprit à ne pas se fixer sur le signe.

Reste que, et c'est une vieille question : le devenir est-il intelligible sans l'être ? Pouvons-nous dire l'être... et comment ? Si, comme le dit Aristote, l'être se dit en plusieurs sens (*pollachos legomenon*), il recèle une plurivocité ordonnée qui n'est pas équivocité. C'est ce que l'on nomme usuellement l'analogie de l'être.

Prenons l'exemple auquel on pense communément : l'Islam. Le « Padamalgam » joue à plein. De l'affaire Merah aux frères Kouachi, on nous rappelle qu'« il ne faut pas faire d'amalgame », de Nicolas Sarkozy à Serge Moati, en passant par

l'imam de Drancy (Chalgoumi). Mais amalgame avec quoi, qui ? On imagine bien que c'est avec les musulmans de France. Pour éviter l'amalgame, donc, on prend grand soin de distinguer Islam et islamisme en affirmant avec force que cela n'a « rien à voir ». En tous cas, les auteurs de ces exactions, eux, revendiquent avec force l'islamité de leurs violences et la cohérence de leurs actes avec les textes fondateurs. Entre « rien » et « tout », il y a peut-être une place pour « quelque ». Cela a peut-être « quelque chose » à voir avec les textes fondateurs de l'islam. Mais le refus de l'amalgame permet d'éviter toute appréciation de ces principes religieux et politiques. A ce titre, le terme d'« islamisme » est commode, le suffixe en « -isme » induit une homologie avec « extrémisme » et invite à une symétrie avec « intégrisme » (équivalence de toutes les religions que ne pervertirait que quelques extrémistes) ; il permet du coup de distinguer un « bon » islam (modéré) et un « mauvais » islam (radical). Mais cette division si prisée par les journalistes a-t-elle une pertinence ? Certes le terme Islam désigne à la fois une religion et une civilisation vieille de 14 siècles. Mais ces deux dimensions sont si étroitement imbriquées qu'il est difficile de les séparer autrement qu'en pensée. L'Islam, au-delà de la diversité de ses expressions socio-culturelles, conserve de solides racines communes sur le plan dogmatique et rituel et est considéré par les musulmans comme un projet global, à la fois religieux, culturel, social et politique. L'ambiguïté au sein de l'islam est liée à l'ordre des sourates (114). Personne ne peut dire à des fanatiques qui tuent des innocents au nom d'un islam pur et authentique : « vous n'êtes pas des musulmans authentiques et vrais ». Au mieux, ils peuvent affirmer : « votre lecture de l'islam n'est pas la nôtre ». Islam est un terme univoque, mais que l'on rend équivoque, de peur d'analogies dérangeantes. Concrètement, l'islam n'existe pas, c'est une essence. Ce qui existe, ce sont des fidèles qui, heureusement dans ce cas, ne sont pas toujours fidèles à leur religion : la plupart ne l'ont pas choisie, n'assument pas tous les commandements loin s'en faut, sont profondément choqués par le terrorisme qu'ils voient se déchaîner et sont persuadés d'appartenir à une religion d'amour et de paix. La véritable division passe entre islam et musulmans.



On le voit, le terme d'amalgame est l'objet d'une dénonciation farouche par ceux-là même qui le pratiquent sans cesse, afin de faire comparaître devant leur tribunal inquisitorial ceux qui sortent du « cercle de la raison » dont ils se sont chargés de tracer le diamètre. Mais s'il est vrai que l'on pense mal quand on est bien pensant, il est d'une hygiène intellectuelle indispensable que de travailler à parler correctement, ce qui est une condition nécessaire, quoique largement insuffisante, du redressement de la pensée.

RETOUR EN IMAGES INAUGURATION DE LA CUISINE DES ÉTUDIANTS ET DU BAR DES PHILOSOPHES

Le 15 mars 2016, les Amis du Collège étaient conviés à l'inauguration de la nouvelle cuisine des étudiants et du "bar des philosophes" conçus et réalisés sur mesure par **David Bourgeois**, ébéniste de renom diplômé de l'école Boulle. Autour d'un buffet arménien, **Bertrand de Lestrangle**, président du Collège Supérieur et **Bruno Roche**, directeur, ont rappelé que l'amitié est un ingrédient essentiel de la philosophie que le Collège a à cœur de cultiver avec tous ceux qui le font vivre.



TÉMOIGNAGE

Sabine, 32 ans, mariée, bénévole



« En congé maternité, j'avais envie de donner de mon temps. La proposition originale du Collège d'éclairer le monde dans lequel nous vivons par la philosophie et à la lumière de la foi chrétienne m'a tout de suite plu. J'ai donc décidé d'investir une journée et demie par semaine au service de cette belle action. De formation école de commerce, j'ai pour mission de développer le mécénat

d'entreprise en collaboration avec l'équipe. Le Collège Supérieur est la première expérience associative qui me permet de partager mes compétences et mon expérience de l'entreprise. C'est très gratifiant de contribuer ainsi à ce que le Collège puisse réaliser ses projets. La marque du Collège ? Le travail dans l'entraide et l'amitié.»



Félicitations à Guillaume D. en 4^e année de droit notarial qui termine major de sa promotion et aux étudiants en droit de la maison qui ont validé leur 1^{er} semestre !

Nous souhaitons bon courage à tous pour terminer cette année.

RENCONTRES EXCEPTIONNELLES

**MARDI
26 AVRIL
20H**

Table ronde "*Que peut-on encore attendre de l'école ?*"

avec Xavier DUFOUR, Marie GRAND et Bruno ROCHE

à l'occasion de la publication des actes du colloque "École du sens, sens de l'école"

**MERCREDI
18 MAI
20H**

Rencontre autour du film *Lumière d'été* de Jean Grémillon (1943)

avec Philippe ROGER, maître de conférences en études cinématographiques à l'université Lyon 2



**JEUDI 2 JUIN
20H**

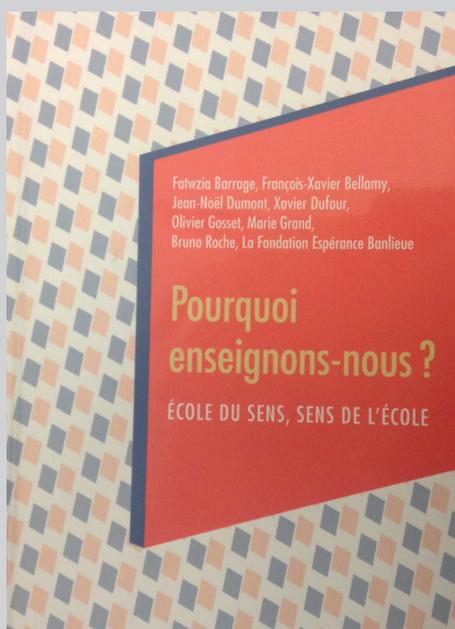
Conférence de fin d'année : "*Qu'est-ce qu'une vie satisfaisante ?*"

avec Laurent DE CHERISEY, fondateur et directeur de l'association Simon de Cyrène (maisons partagées pour adultes handicapés et valides)

et Thomas BOURGEOIS, agrégé de philosophie



ACTES DE COLLOQUE



Colloque "École du sens, sens de l'école" (2015)

Les actes viennent de paraître !

Au-delà des débats de méthode ou de contenu, retrouver les finalités de l'instruction et de l'éducation est un enjeu urgent. Tel est l'objet de ce livre qui donne la parole à des acteurs engagés et audacieux de l'école.

Pourquoi enseignons-nous ? Éditions SOS Éducation, 2016, 14,90€

En vente au Collège : contact@collegesuperieur.com